

Olivier Chadoin

Sociologie de l'architecture et des architectes

collection eupalinos
série architecture et urbanisme

Parenthèses

En couverture :

L'École d'architecture de Lyon, les ateliers, Jourda-Perraudin architectes (photographie Georges Fessy).

Introduction

L'architecture, un objet de sociologie ?

Cet ouvrage est issu d'un travail d'habilitation à diriger des recherches présenté en 2018 devant un jury composé de Choukri Ben Ayed, Véronique Biau, Yankel Fijalkow, Yvon Lamy, Yannis Tsiomis, Jean-Louis Violeau et Guido Zucconi. Je voudrais les remercier ici pour avoir contribué par leurs remarques à faire évoluer ce travail vers cette version publiée. Je remercie aussi tous ceux qui, consciemment ou non, ont participé à la construction de mon propos. D'abord les amis les plus proches comme Gérard Houdeville, mais également ceux qui les premiers m'ont fait confiance : Yvon Lamy qui a accompagné mon parcours, Guy Tapie et Patrice Godier qui m'ont accueilli à Bordeaux et dans le monde des écoles nationales supérieures d'architecture, puis François Lautier et Thérèse Evette à l'Ensa de La Villette, ou encore Gilles Ragot, Isabelle Grudet et Jean-Louis Violeau dont la proximité intellectuelle et la sympathie ont compté pour moi. Je veux remercier aussi mes collègues « architectes réflexifs », Kent Fitzsimons et Xavier Wrona, Jean-Marie Billa et Xavier Leibar et enfin mes proches, Ingrid, Hilde et Tim, dont le soutien m'est essentiel.

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU
BUREAU DE LA RECHERCHE ARCHITECTURALE, URBAINE ET PAYSAGÈRE

COPYRIGHT © 2021, ÉDITIONS PARENTHÈSES.
www.editionsparentheses.com

ISBN 978-2-86364-685-4 / ISSN 1279-7650

L'observation des « divisions et proportions » du champ de la sociologie contemporaine laisse apparaître à l'évidence une logique de « spécialisation ». Les collections d'ouvrages, les manuels et autres formes éditoriales des sciences sociales en sont une des manifestations. Pourtant, il ne suffit pas qu'un sociologue se saisisse d'un fragment de la réalité sociale pour qu'il puisse proclamer l'autonomie de sa nouvelle province intellectuelle¹. Ainsi, la publication des manuels est-elle le plus souvent à la fois une production de savoirs, ou « d'un état des savoirs », et une prise de position dans un champ.

Peut-on identifier une sociologie de l'architecture ? Si en effet une telle région de l'exercice de la sociologie existe, il convient d'en rendre compte avec les outils de la sociologie elle-même ; plus précisément, d'en situer la constitution dans le temps, et de faire état de ses pratiques et de ses travaux.

C'est pourquoi cet ouvrage est construit sur la base d'un double objectif : d'une part réaliser et présenter un état des recherches menées dans ce domaine en les saisissant comme autant d'éléments qui ont donné corps à un univers de production de connaissances et d'enseignements. Et d'autre part, lier cette connaissance à l'analyse de la structuration de ce « petit monde » des sociologues qui travaillent sur l'architecture, et sans doute à la construction d'une « sociologie de l'architecture ». C'est-à-dire un domaine bâti sur l'histoire de la rencontre entre architectes et sociologues, qui reste poreux et tiraillé entre sociologie de l'art, sociologie de la ville et de l'habitat, et encore sociologie des métiers et des professions.

Plus simplement, il est question ici de parvenir à une reconstitution de cet univers par l'étude de ses scènes, acteurs, moments, actes et productions intellectuels. Comme a pu l'exprimer

Christian Topalov² à propos de la tradition de Chicago³, il s'agit, par analogie, peut-être moins de cerner le périmètre d'une sociologie de l'architecture que de rendre compte, toutes proportions gardées, d'une « tradition sociologique de l'architecture ». Le sujet est en effet moins ici de valider l'existence d'un domaine que de repérer une tradition entendue comme « des œuvres prises dans des réseaux d'échanges et d'emprunts entre chercheurs — et les emprunts directs ne sont certainement pas plus importants que les réactions critiques⁴ ».

Il convient d'abord de se demander : l'architecture constitue-t-elle un objet de sociologie ? La réponse à cette question doit considérer au moins trois dimensions. D'abord, celle de l'intérêt de l'étude de l'architecture et des architectes pour la connaissance du monde social ; ensuite celle, sociale et historique, de la constitution d'un ensemble de pratiques et d'individus qui font exister un tel espace intellectuel dans des positions et des statuts variés ; enfin, celle des usages de la sociologie dans l'analyse de l'architecture, voire dans sa production.

C'est le projet de ce livre : interroger la pertinence de l'étude de l'architecture dans le cadre de la production des connaissances sociologiques et éclairer la construction de l'univers et des travaux des individus qui se réclament d'un tel domaine.

L'architecture comme objet de sociologie

L'architecture, dans notre monde contemporain, à la différence des sociétés dites « archaïques », est le fait d'un groupe professionnel spécialisé. Ces professionnels dont l'action est réglementée sont « labellisés » par l'État [Diplômé par le gouvernement (DPLG) ou disposant d'un diplôme d'État d'architecture ou, depuis 2011, Habilités à exercer la maîtrise d'œuvre en nom propre (HMONP)]. De fait, ces derniers ont développé à propos de l'aménagement de l'espace, et ils s'en réclament, un regard savant qui se distingue de celui, profane, des usagers. En cela, la naissance de l'architecture s'inscrit dans un

¹ Ce mouvement de spécialisation, de parcellisation, de la discipline sociologique est régulièrement discuté. Sur ce débat et ses enjeux, cf. LAHIRE, Bernard, « Des effets délétères de la division scientifique du travail sur l'évolution de la sociologie », *SociologieS*, Association internationale des sociologues de langue française, 2012 [en ligne].

² À l'occasion de son intervention au colloque « Sociologie de l'architecture, Un domaine de savoir en construction », 17 et 18 octobre 2011, Ensa Paris-La Villette.

³ CHAPOULIE Jean-Michel, *La Tradition de Chicago*, Paris, Seuil, 2007.

⁴ *Ibid.*, p. 419.

processus de division du travail, de rationalisation et de différenciation, bien connu des sociologues et régulièrement rappelé par les tenants d'une « architecture sans architectes⁵ ». De fait, notre vie sociale se déploie dans des espaces dont la conception et la fabrication sont réservées à d'autres que nous ; d'autres qui sont formés et habilités par l'État à manipuler ce « savoir savant ».

Évidemment, l'aménagement de l'espace est un enjeu, et l'architecture n'est pas seulement une production esthétique qui serait comme détachée des problématiques sociales et politiques. La production des espaces aménagés a en effet quelque chose à voir avec l'organisation et l'action sociales. L'espace architectural est tout à la fois un espace signifiant, porteur de sens, et une forme ou un cadre d'activités, de représentations et de relations sociales. Bref, non seulement il est une production symbolique mais il intervient dans l'organisation de la vie sociale. Ce rapport entre l'espace physique et l'espace social, entre ce que Durkheim et Mauss proposaient d'appeler « morphologie sociale » et « morphologie spatiale », est bien connu et analysé par la sociologie de la ville et de l'urbain.

L'objet d'une sociologie qui considère la dimension spatiale est bien effectivement d'interroger l'espace physique (la ville, le quartier, le village, etc.) en tant que configuration socio-spatiale, c'est-à-dire comme la rencontre particulière entre un espace mis en forme et ses usagers. « Configuration d'objets physiques et nœud de relations entre sujets sociaux », selon la formule d'Yves Grafmeyer⁶. Il s'agit donc aussi d'appréhender l'individu en tant qu'il ne peut être isolé de son milieu. Nous vivons toujours dans un espace que nous aménageons et transformons par nos occupations. Aussi, tout ce qui fait de l'espace aménagé un espace habité est lié à nos usages. Nos pratiques marquent ainsi l'espace et y inscrivent leurs traces de sorte que, comme l'exprimait Maurice Halbwachs, « ce n'est point par accident qu'il existe un lien entre la mémoire collective et les pierres⁷ ». Autrement dit, la vie sociale se réalise aussi dans son *extériorisation*, laquelle prend des significations et des formes différentes selon les espaces. L'espace n'est jamais neutre. Il n'est pas une simple enveloppe ou un simple support de nos usages sociaux. Au contraire, il est toujours chargé d'une relation dialectique avec la société et l'histoire : les individus produisent de l'espace et l'espace, à son tour, influence

⁵ Cf. entre autres RUDOFKY Bernard, *Architectures sans architectes, Brève introduction à l'architecture spontanée* [1964], Paris, Le Chêne, 1977.

⁶ GRAFMEYER Yves, *Sociologie urbaine*, Paris, Nathan, 1994, p. 8.

⁷ HALBWACHS Maurice, *La Mémoire collective* [1950], Paris, Albin Michel, 1997 ; en particulier le dernier chapitre : « La mémoire collective et l'espace ».

le déroulement de leurs activités, les encadre, les organise et porte du sens.

Bon nombre des travaux engagés par les sciences sociales sur la production architecturale reprennent ce postulat du lien entre espace(s) et société(s). C'est particulièrement le cas de l'anthropologie de l'espace, qui saisit l'espace habité comme l'expression d'une cosmologie, et comme l'indice d'une distribution et de « formes primitives de classification » des groupes sociaux. Ces espaces sont aussi l'objet de pratiques sociales, d'usages qui peuvent être compris soit en référence à un *ethos*, à une organisation sociale et à des rapports de classes, comme le sont les espaces de la grande bourgeoisie analysés entre autres par Monique et Michel Pinçon-Charlot⁸ ou Monique de Saint-Martin⁹, soit comme des investissements et des détournements, ou appropriations, révélant les marges de liberté des agents sociaux, « tactiques et braconnages », comme l'ont illustré les analyses de Michel de Certeau¹⁰.

Mais surtout, ces espaces sont aujourd'hui aménagés et produits par des « professionnels » qui n'agissent pas seuls. Ils doivent composer avec les intérêts et actions d'autres agents appartenant à des sphères variées : économique, politique, technique. En ce sens, dans nos sociétés dites « différenciées » ou « complexes », l'architecture ne peut être référée mécaniquement à l'expression de tel ou tel groupe social, au risque de court-circuiter la compréhension des mécanismes de sa production. C'est en ce sens que la compréhension de la « réception » de l'architecture ou de ses formes passe le plus souvent par une appréhension sociologique de sa production. Comme dans la sociologie de l'art ou de la culture, nous avons affaire à des productions symboliques qui engagent un ensemble d'agents, de règles, de conventions, de choses qui forment un « monde ».

De fait, l'espace aménagé, ou architecturé, est bien une production sociale et culturelle qui, non seulement est le fait d'un groupe social « savant », mais est aussi celui de pratiques et d'usages d'agents « profanes ». Ainsi envisagée, l'architecture constitue un matériau pour la compréhension des mécanismes de l'action, du fonctionnement, de la reproduction ou du changement social. Elle est donc pleinement justiciable d'une analyse sociologique. Reste cependant à spécifier les formes du développement de cette analyse

⁸ PINÇON-CHARLOT Monique et PINÇON-CHARLOT Michel, *Dans les beaux quartiers*, Paris, Seuil, 1989, et *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, La Découverte, 2003.

⁹ SAINT-MARTIN (DE) Monique, *L'Espace de la noblesse*, Paris, Métailié, 1993.

¹⁰ CERTEAU (DE) Michel, *L'Invention du quotidien* (2 vol.), Paris, UGE-10/18, 1980.

et à déterminer à quelles conditions l'architecture devient un objet sociologique.

Sociologie de l'architecture, un domaine ?

En circonscrivant l'usage de sa discipline à un objet, le sociologue ne court-il pas un risque ? Si cette délimitation de l'étude d'une région spécifique de l'espace social conduit à un détachement des enjeux généraux de la connaissance du monde social, assurément oui. Mais non, en revanche, si cette connaissance s'articule avec les débats et les discussions qui traversent le champ de la sociologie. Autrement dit, il faut sans doute distinguer ici deux types de spécialisation autour de cet objet : celle qui conduit à ne retenir de la sociologie que ses méthodes et techniques pour réaliser une sociologie *pour* l'architecture, et celle qui consiste à produire une sociologie *de* l'architecture, c'est-à-dire une analyse capable de lier la connaissance de l'architecture à un projet de connaissance plus générale du monde social.

Une spécialisation stricte sur les questions relatives au monde des architectes et de l'architecture semble inconcevable. L'objet lui-même est en effet pris dans un jeu protéiforme tel qu'il rend dérisoire toute limitation à une sociologie *pour* l'architecture. S'il s'agit bien d'une profession, alors il faudra composer avec la sociologie des professions, s'il s'agit d'une profession agissant sur le cadre urbain, il faudra alors composer aussi avec la sociologie de la ville, s'il s'agit de saisir les mécanismes de la consécration des œuvres architecturales et des architectes, on composera avec la sociologie de l'art... Ce sont donc trois types de savoirs qui forment la base d'une sociologie de l'architecture. À telle enseigne qu'il est bien souvent difficile d'identifier le travail sociologique sur l'architecture ; comme si l'ambiguïté même de son objet se retournait contre lui. Dans ce domaine peut-être plus qu'ailleurs le sociologue est conduit à articuler des savoirs plutôt qu'à les circonscrire.

Comme pour la sociologie de l'art¹¹, la sociologie de l'architecture reste un domaine où coexistent des générations, des postures et des exigences intellectuelles très variées. Quoi de commun entre des approches de l'architecture comme production symbolique qui voisinent avec l'histoire de l'art et l'esthétique, des analyses qui relèvent des questions de l'habitat et de la spatialisation des pratiques

¹¹ HEINICH Nathalie, *Sociologie de l'art*, Paris, La Découverte, 2001.

sociales, et encore des travaux de sociologie de la production architecturale qui s'attachent à décrire l'univers professionnel des architectes, leur champ d'activité, ou les médiations ou relations sociales qui sous-tendent la fabrication des œuvres architecturales. Sans doute faut-il se résoudre à adopter une définition extensive de l'architecture et accepter que ce domaine fasse l'objet d'au moins trois types d'entrées sociologiques : l'architecture comme forme symbolique, la réception de l'architecture, et enfin la production de l'architecture. C'est sur cette partition que s'organise le propos de ce livre.

Cependant ces travaux ne se réalisent pas dans n'importe quel contexte et ils doivent être rattachés à une histoire et à des positions intellectuelles. En dépit des réserves que l'on peut émettre quant à la spécification d'un domaine nommé « sociologie de l'architecture », on constate tout de même qu'existe aujourd'hui un milieu de recherche et d'enseignement qui s'est progressivement structuré dans les écoles d'architecture, les instituts d'urbanisme, les universités, et dont les objets s'inscrivent dans la partition proposée précédemment. Certes, il y a plusieurs manières de faire de la sociologie de l'architecture et, en cela, cet univers n'échappe pas aux débats qui traversent la discipline sociologique. De fait, l'appellation « sociologie de l'architecture » recouvre plusieurs postures de recherche et de production de connaissances, et l'on doit donc, avant d'entrer dans ce champ de savoirs, d'une part clarifier les principes qui ont guidé sa construction, d'autre part tenter d'en établir le panorama, malgré une exhaustivité dont l'atteinte reste sans doute vaine. Disons plutôt qu'il s'agit de fournir *a minima* quelques repères cartographiques dans ce paysage qui est celui de la sociologie de l'architecture et des architectes.

Contre une approche qui se contenterait de cartographier l'ensemble des positions d'un espace de production de connaissances et d'en décrire les dynamiques, il faut d'abord, pour éviter la fausse neutralité d'un exposé didactique, éclaircir à la fois le point de vue et les questions pratiques qui ont déterminé la structuration de cet ouvrage. Même en y prenant garde, toute intention pédagogique tombe en effet facilement dans le piège d'une présentation évolutionniste et/ou téléologique des idées. Elle consiste alors à faire l'état des savoirs en les ordonnant de telle sorte qu'une image cohérente du progrès de la connaissance s'en dégage. Sans doute est-il difficile d'éviter ce piège puisque la connaissance historique n'est pas totalement maître de ses

¹² Jean-Louis Fabiani dans l'émission « Du grain à moudre », *France Culture* le 10 octobre 2017.

priorités d'objet ; pour autant, il faut s'y essayer, car la sociologie ne peut être faite que de préliminaires¹².

La présentation développée ici repose sur au moins deux objectifs : d'une part faire le point sur ce qui se dit, se fait, s'analyse et s'enseigne sous le nom de sociologie de l'architecture ; éclairer ce champ spécifique qui s'est principalement constitué dans les institutions de formation des architectes et qui est malheureusement resté relativement ignoré du reste du champ sociologique. D'autre part, rendre compte de ce qui s'est développé et s'enseigne sous le nom de sociologie de l'architecture et faire le point sur les questions de recherche qui se sont développées autour du métier d'architecte. Ce parti pris n'est pas anodin. Il résulte d'une réaction face à la publication de « manuels » qui, se réclamant de la sociologie de l'architecture excluent un ensemble de références constituées dans l'histoire de l'enseignement des sciences sociales en architecture, et la réduisent à une sociologie des architectes limitée à celle de la profession libérale¹³, délaissant la question de l'architecture, son sens et ses usages comme le travail concret des architectes.

Qui sont les sociologues de l'architecture ?

Sans doute, cette difficulté à définir une sociologie de l'architecture est-elle à rapprocher de celle que les sociologues enseignant dans les écoles d'architecture ont à faire reconnaître leur travail. Sans vouloir faire œuvre de légitimation ou de réhabilitation, il me semble que ce constat engage à faire le point sur un certain nombre d'interrogations de départ : qui sont les sociologues qui font une sociologie de l'architecture ? Sont-ils présents seulement dans les écoles d'architecture ? Comment s'est développé cet univers de connaissances ? À défaut de pouvoir directement répondre à ces questionnements, il est possible à la fois d'identifier quelques aspects marquants de l'histoire de ce champ de connaissances et de repérer quelques-unes des tendances de sa structuration. Sur ce point, il est remarquable que l'émergence de cet univers de la sociologie comporte de nombreuses similitudes avec celui de la sociologie de l'art tel que le décrit Nathalie Heinich¹⁴.

¹³ C'est particulièrement le cas du manuel (malencontreusement) intitulé *Sociologie de l'architecture* (CHAMPY Florent, Paris, La Découverte, 2001).

¹⁴ HEINICH Nathalie, *op. cit.*

D'abord l'histoire. Si l'on veut saisir les racines du développement d'une sociologie autour de l'objet « architecture », il est clair qu'il faut s'intéresser aux modalités de la rencontre entre une fraction du champ de la sociologie et une fraction du champ de l'architecture ; comprendre pourquoi, à un moment donné, des individus de ces deux champs ont eu intérêt à se croiser. Les sciences sociales en général, et la sociologie en particulier, sont en effet entrées dans les programmes et lieux d'enseignement à partir de 1967 avec la réforme dite « Malraux ». Sur fond de contestation de l'École nationale supérieure des beaux-arts (Ensba), une portion du champ de l'architecture a en effet cherché les ingrédients d'une critique et d'un renouvellement de leur discipline auprès des sciences sociales et de la philosophie.

Plus de cinquante ans après ce premier rapprochement, on identifie plusieurs cercles de sociologues s'intéressant à l'objet « architecture » :

— D'abord les sociologues présents dans les écoles d'architecture (leur entrée date approximativement de la réforme des études d'architecture après 1968 et de la chute de l'Ensba). Pour aller vite, on dira que ces derniers ont développé une sociologie des pratiques et des usages de l'architecture et de la ville. Leurs apports en termes d'habiter et d'usages ont contribué à alimenter le renouveau d'un certain nombre de doctrines et de postures en architecture, favorisant la prise en compte de l'usage dans les pratiques de la conception.

— Ensuite, les sociologues ne se revendiquant pas directement de la discipline mais s'intéressant aux doctrines et à l'esthétique. Ils travaillent plutôt sur les questions d'esthétique ou d'histoire de l'art. Ces derniers sont présents aussi bien dans les écoles d'architecture qu'à l'université.

— Enfin, des sociologues principalement universitaires ou chercheurs dans des laboratoires de type CNRS, qui s'intéressent aux architectes comme professionnels (sociologie des professions) ou à l'architecture comme champ de production culturelle (l'architecture comme champ ou comme marché). Dans ce cas, l'architecture et les architectes sont saisis non pas comme justiciables d'une sociologie singulière, une sociologie qui serait « appliquée » à un objet, mais plutôt comme objet d'étude d'une des branches classiques de la sociologie (de l'urbanisme, des professions, de la culture, etc.).

On le verra, ces travaux se sont développés à partir de notions (profession, champ, consécration, usage et pratique, etc.), mais aussi et surtout selon des modalités liées à l'histoire du développement des sciences sociales. Quand bien même la sociologie s'est

« disciplinée », subsistent encore aujourd'hui trois grandes tendances dans la pratique de la discipline : la tradition de la philosophie sociale, spéculative ou essayiste ; la tentation « applicationniste » ou réformatrice qui fait de la sociologie une sorte d'ingénierie sociale ; enfin le modèle de la discipline scientifique autonome réglée. Ces tendances qui traversent le monde des sociologues sont peut-être plus visibles encore en sociologie de l'architecture.

Ensuite, il semble que plus le sociologue s'approche de l'esthétique et du symbolique, plus s'affirment la tentation de l'histoire culturelle de l'art ou le risque de la spéculation dissertative.

Une telle cartographie reste discutable. Aussi considérerons-nous dans un premier temps les moments forts de la structuration de cet univers (création de revues, d'équipes de recherche, etc.) et ses liens avec la « recherche urbaine ¹⁵ ».

Quels sont les produits de la sociologie de l'architecture ?

Après avoir évoqué la construction de l'univers des acteurs, il faut rendre compte du type de connaissances qui se produisent et s'enseignent sous le terme de « sociologie de l'architecture et des architectes ». À cet égard et étant donné la diversité des parcours et des positions des sociologues de l'architecture, on comprendra vite que la sociologie de l'architecture et des architectes ne peut être abordée que conjuguée au pluriel. Mieux encore, on montrera que ce domaine reste discuté et disputé dans le cadre plus vaste de l'enseignement et de la recherche architecturale et urbaine.

Pour interroger le fait architectural et urbain, les focales possibles sont effectivement nombreuses. Un survol rapide des contributions sociologiques à ce domaine de la recherche laisse voir des lignes de structuration assez marquées et permet de différencier les travaux selon qu'ils s'attachent à la réception du travail sur la ville (usages, habitants, quartiers, etc.), à la dynamique des formes urbaines et des objets architecturaux (signification des formes architecturales, génétique urbaine, typo-morphologie), ou encore aux logiques et agents de la production de la ville (professionnels de l'espace, référents urbanistiques et architecturaux) ¹⁶.

¹⁵ Sur ce point, cf. LASSAVE Pierre, *Les Sociologues et la recherche urbaine en France*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 1997.

¹⁶ Cf. LAUTIER François, « Penser l'architecture », in *L'État des sciences sociales en France*, Paris, La Découverte, 1986.

Parmi ces analyses, celles en termes de symbole ou d'usage sont très présentes dans la formation des futurs architectes. Néanmoins, elles ne permettent d'aborder ni la question des mécanismes qui conduisent à la production de l'objet architectural ni celle des acteurs qui s'y engagent. Ainsi leur reproche-t-on le plus souvent d'oublier que les œuvres et ceux qui les conçoivent ont une « position », c'est-à-dire qu'ils existent dans une relation avec d'autres (œuvres ou individus) dans une situation donnée. C'est d'ailleurs le propre de la démarche du sociologue que de contextualiser la production architecturale en rappelant qu'elle est prise dans un certain nombre de contingences : contexte historique, économique, milieu des architectes, relations aux autres professionnels participant à la construction. Une telle posture écarte d'emblée la croyance en l'idée d'un don naturel et d'un « génie créatif », et réintroduit le social dans l'art pour permettre d'aller au-delà d'une « vision pure » de la création et de l'œuvre¹⁷.

Ces différentes perspectives dans l'étude de la profession, représentées chacune par des noms propres et des travaux, s'inscrivent de part et d'autre d'une ligne de partage claire entre sociologie du travail et sociologie des professions, définissant deux types d'analyses. Les premières situent les architectes dans une division du travail et proposent d'éclairer le renouveau de leur compétence. Les secondes, à l'inverse, se concentrent sur les trajectoires des architectes, la structuration de leur milieu, ou encore la façon dont les contraintes économiques et politiques entravent leur autonomie. Les travaux du second type ont pour point commun de se fonder sur les notions de profession et d'identité professionnelle, aboutissant par-là régulièrement à des constats de « déprofessionnalisation » ou de fait professionnel « inachevé ».

Pour la clarté du propos, ces perspectives analytiques seront distribuées selon trois grands axes. D'abord, celles qui partent de l'objet architectural en tant que forme produite soumise d'une part à une critique ou à une analyse interne, et d'autre part à une investigation sur la réception par des usagers. Ensuite, les analyses de la profession, qui s'intéressent au groupe des architectes en tant qu'il est porteur de valeurs et de normes spécifiques. Ces approches, on le verra, s'étayent le plus souvent sur l'examen des éléments de la « forme professionnelle » (enseignement supérieur, barrières à l'entrée, corps de savoirs constitué). Enfin, le troisième de ces grands axes est celui des

¹⁷ Cf. BOURDIEU Pierre, « Mais qui a créé les créateurs ? », *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 207-221.

analyses qui, à partir des notions de profession ou de champ, prennent acte de la diversité interne de ce corps professionnel. À travers l'exploration des pratiques, leur objet n'est plus la réception ou les concepteurs de l'architecture, mais bien la production architecturale comme le résultat d'un travail collectif engageant les architectes à « négocier » leur position et leur rôle avec des professionnels guidés par d'autres manières de faire. Ce qui conduit à engager une « sociologie économique » et « sociologie du travail professionnel » des architectes.

Chapitre 1

Des sociologues chez les architectes

Mais qui sont les sociologues qui se préoccupent d'architecture ? Pourquoi enseigne-t-on les sciences sociales dans les écoles nationales supérieures d'architecture ? Avons-nous affaire à une sociologie appliquée, spécifique, spécialisée ?

Le vocable « sociologue » unifie symboliquement un ensemble d'agents aux pratiques et aux positionnements multiples. Pour saisir cet univers et sa diversité, le clivage le plus communément mobilisé est celui qui sépare sociologie professionnelle et sociologie académique, lequel recoupe celui, plus ancien, qui était établi entre sociologie appliquée et sociologie académique¹. Pourtant cette partition reste trop grossière pour rendre compte de la variété des postures qui font le champ de la sociologie. Non seulement elle réduit la lecture d'un champ à une opposition commune *a priori*, sans considération de la réalité des pratiques et des multipositionnalités possibles des agents (simultanément ou au cours d'une trajectoire), mais surtout elle occulte des formes d'exercice qui, du fait du développement historique de la discipline, peuvent être situées en position à la fois académique et « ancillaire », c'est-à-dire en situation de devoir servir à quelque chose si ce n'est d'ailleurs à quelqu'un². C'est le cas d'une des formes d'exercice de la sociologie liée au statut singulier des sociologues (enseignants et chercheurs) qui sont amenés à exercer leur métier « hors institution » — de fait, hors des départements de sociologie des universités, ou de la section 36 du CNRS —, et sont « accueillis » dans les écoles d'ingénieurs, les départements de sciences de l'éducation, les instituts universitaires de formation des maîtres (IUFM), dans les licences « Sciences et techniques des activités physiques et sportives » (Staps), les instituts universitaires de technologie (IUT, départements carrières sociales, métiers de la culture, etc.) ou encore, pour le cas considéré ici, les écoles nationales supérieures d'architecture (Ensa).

À l'instar des sociologues «académiques³», ceux des écoles d'architecture enseignent la sociologie et développent des travaux de recherche dans leur champ de savoir. À quel moment particulier et dans quelles conditions la sociologie et les sociologues sont-ils «entrés» dans le champ de l'architecture ? Comment enseignent-ils leur discipline dans ce cadre et quels types de travaux développent-ils ? Enfin, qui sont aujourd'hui ces sociologues, quelles sont leurs trajectoires ? Ces questions, bien que factuelles, sont d'un intérêt certain pour décrire une des voies possibles de développement professionnel des sociologues en dehors de l'université. Outre qu'elles dépassent le cas particulier des Ensa, elles offrent le moyen d'interroger le développement des sociologies dites «spécialisées». En effet, assez largement, les sociologues entrent dans les écoles d'architecture (comme sans doute en Staps, IUFM, etc.) par le biais de travaux portant sur l'architecture ou la ville.

À partir de la présentation d'un ensemble de travaux⁴ sur cette question des sociologues qui enseignent, ou font de la recherche dans les Ensa, il s'agit donc tout autant d'illustrer une des formes d'exercice du métier et de la vocation de sociologue que de poser quelques jalons pour une entreprise plus vaste de «sociologie des sociologues».

L'article que je signais en 2009 dans *Sociétés contemporaines*⁵ resitue et interroge en premier lieu les conditions socio-historiques de «l'entrée» des sciences sociales dans les Ensa en la rapportant à l'état de structuration respectif de ces deux champs à la fin des années soixante. Puis, dans un second temps, il examine la variété des attitudes et des modes d'investissement des sociologues enseignant en Ensa, compris comme autant de stratégies d'adaptation à

¹ Cf. notamment PIRIOU Odile, *La Face cachée de la sociologie, À la découverte des sociologues praticiens*, Paris, Belin, 2006 ; et LAHIRE, Bernard (dir.), *À quoi sert la sociologie ?*, Paris, La Découverte, 2002.

² Pierre BOURDIEU, *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 26-27.

³ Leur nombre reste difficile à établir contrairement à celui des sociologues de «l'espace académique français» (université et CNRS) évalué en 2008 à environ 1 000 individus par Gérard HOUEVILLE, in *Le Métier de sociologue en France depuis 1945, Renaissance d'une discipline*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 64-65.

⁴ Référence est faite au séminaire de recherche «Des sociologues chez les architectes : histoire(s) d'une rencontre, 1968-2008» (Let-Ensa Paris La Villette, 2008-2009), et à l'article «Le sociologue chez les architectes, Pour une sociologie de la sociologie en situation ancillaire», *Sociétés contemporaines*, 3/75, 2009, et au numéro 142 de juin 2010 («Sociologie et architecture») de la revue *Espaces et Sociétés*.

⁵ CHADOIN, Olivier, «Le sociologue chez les architectes, Pour une sociologie de la sociologie en situation ancillaire», *Sociétés contemporaines*, 3/75, 2009, p. 81-108.

une situation de tension entre recherche de la reconnaissance par leurs pairs et attente d'une sociologie «pour» (l'architecture, l'éducation...) de la part de leur institution d'exercice. Finalement, à partir de l'analyse de ce cas spécifique, l'article suggère les lignes d'un programme de travail visant à dépasser les oppositions entre sociologie professionnelle et sociologie académique ; notamment en interrogeant les effets du développement en spécialités de la sociologie et en questionnant les liens, trop souvent établis, entre des types de sociologies et des modes d'exercice du métier de sociologue.

Histoire(s) d'une rencontre

«Pour moi tout changeait sans changer véritablement : grâce aux relations que j'entretenais au sein de la commission, je me trouvais *adjoin*t-sociologue à l'atelier collégial, dit encore du Grand Palais, qui me demanda, au début de l'année 1967-1968, un enseignement de sociologie [...]. Je faisais des cours en amphitheâtre et les jeunes gens étaient impolis ; les questions volaient de gauche à droite au lieu de voler de droite à gauche [...]. Tout de même, une fantastique et bienheureuse confusion commençait à s'étendre sur les esprits ; les groupes de la commission de réforme, dix fois élargie depuis que j'y étais entré, lui donnaient peu à peu l'allure d'une vaste "piscine aux idées" où les maîtres baigneurs les plus étranges se rencontraient. N'importe qui pouvait désormais parler de l'architecture et de son enseignement, ou de l'enseignement tout court, avec l'espoir d'être entendu et peut-être intégré à l'institution⁶.» C'est en ces termes que le sociologue Henri Raymond, proche de Henri Lefebvre, relate sa première expérience d'enseignement de la sociologie dans une école d'architecture, et sa participation à la commission de réforme mise en place par Max Querrien⁷ ; une mise en place effectuée sous le ministère de Malraux et ainsi commentée par Max Querrien lui-même⁸ : «C'est au lendemain de la première réunion du Conseil supérieur de l'enseignement de l'architecture — sous la présidence de Malraux — que [...] Malraux m'a chargé de présider ce conseil et d'animer une

⁶ RAYMOND Henri, *L'Architecture, Les aventures spatiales de la raison* [1984], Marseille, Parenthèses, 2017, p. 18-19.

⁷ Il vient alors de co-signer *L'Habitat pavillonnaire*, Paris, Isu/CRU, 1966, avec Marie-Geneviève Raymond, Antoine Haumont et Nicole Haumont. Sur l'itinéraire de Henri Raymond, cf. STÉBÉ Jean-Marc et MATHIEU-FRITZ Alexandre, *Architecture, urbanistique et société, Idéologies et représentations dans le monde urbain, Hommage à Henri Raymond*, Paris, L'Harmattan, 2001, et FREY Jean-Pierre, *Henri Raymond, Paroles d'un sociologue*, Paris, L'Harmattan, 2006.

⁸ «Entretien avec Thierry Paquot», *Urbanisme*, n° 311, mars-avril 2000, p. 16-22.

Sciences sociales et architecture, une histoire ancienne

Bien que l'on ait ici privilégié une période en prenant comme référence la réforme de l'enseignement de l'architecture initiée par Malraux, il reste que la sociologie n'est pas entrée dans les écoles comme par magie à l'exacte date de 1967. Avant que cette présence soit institutionnalisée, les croisements de la sociologie ou des sciences sociales avec l'architecture ont eu une genèse singulière, avec ses lieux, ses individus et ses questions qu'il faudrait éclairer.

Il faut ainsi rappeler que le côtoiement de ces deux univers renvoie à une histoire longue¹ comme le montrent les travaux sur les références leplaysiennes d'un architecte comme Donat Alfred Agache² ou, un peu plus près de nous, les références de Le Corbusier, d'ailleurs parfois qualifié de « sociologue de l'urbanisme³ », et plus généralement du Mouvement moderne et des Congrès internationaux d'architecture moderne (Ciam⁴). Bien évidemment se pose la question de savoir si l'on parle de la sociologie telle que nous la connaissons aujourd'hui comme discipline « instituée » ou d'une contribution des sciences sociales dans leur ensemble. Sans doute que ce que révèle cette longue histoire est moins l'apport de la sociologie comme discipline que les rapports que l'architecture et l'urbanisme ont construits dans le temps avec une certaine définition ou représentation des sciences sociales. Celles-ci étant vues non pas comme domaine scientifique de statut autonome⁵ mais comme une sorte de « technologie sociale empirique ».

¹ Cf. AMOUGOU Emmanuel, *Architecture et ethnographie au XIX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2008.

² BRUANT Catherine, « Donat Alfred Agache (1875-1959), L'urbanisme, une sociologie appliquée », in VERDOULAY Vincent, CLAVAL et Pierre (dir.), *Aux débuts de l'urbanisme français*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 133-150.

³ DARIA Sophie, *Le Corbusier, Sociologue de l'urbanisme*, Paris, Seghers, 1964.

⁴ SECCI Claudio et THIBAUT Estelle, « Espace intermédiaire, Formation de cette notion chez les architectes », in HAUMONT Bernard et MOREL Alain (dir.), *La Société des voisins, Partager un habitat collectif*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 2005, p. 23-35.

⁵ HENRY Odile et SERRY Hervé, « La sociologie, Enjeu de luttes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 153/3, 2004, p. 5-10.

réforme de l'enseignement. J'ai alors créé quatre groupes de travail : sciences humaines, architecture et urbanisme, matières scientifiques et techniques, formation artistique. Les membres de ces groupes n'étaient ni des membres du conseil supérieur ni des gens d'appareil, mais des personnalités indépendantes comme Henri Lefebvre, l'auteur de *Du droit à la ville*, Jean Prouvé, Max Stem, Georges-Henri Pingusson, par exemple, ou des jeunes débordant d'idées et d'idéaux, comme les sociologues Henri Raymond et Félix Guattari, les architectes Bernard Huet, Paul Andreu, Quintrand, Antoine Grumbach. Michel Rocard faisait également partie d'un des groupes.»

Il s'agit alors de rénover l'enseignement de l'architecture et pour ce faire d'y adjoindre un contenu de type sciences humaines et sociales : « L'architecte devra travailler en relation directe avec les sociologues, les géographes, les hommes qui ont la charge du développement urbain, et, si possible, au sein de l'École et de l'État, en relation directe avec une opinion dans son ensemble⁹ ». C'est cette commission que Henri Raymond décrit comme une « piscine aux idées », dans laquelle il siège à la demande de Henri Lefebvre, qui dirige le groupe de travail « sciences humaines et sociales ».

Pour comprendre comment s'est faite la rencontre de la sociologie et de l'architecture, il faut commencer par esquisser l'histoire du développement parallèle de ces deux champs et interroger leurs états de structuration. Nous sommes en effet alors dans un contexte où la sociologie comme discipline est un « espace en construction¹⁰ ». Elle est encore peu implantée dans les instances académiques, et sa reconnaissance comme discipline universitaire autonome est très récente¹¹. Autrement dit, en 1967-1968, ce n'est pas encore la discipline sociologie proprement dite qui est invitée à participer à la formation des architectes mais les sciences humaines et sociales. Plus encore, c'est aux enseignements de personnalités particulières que l'architecture s'intéresse. Les travaux de Henri Lefebvre et Henri Raymond sur la vie quotidienne et l'urbain sont par exemple largement diffusés. C'est ainsi qu'à l'issue des travaux de cette commission seront proposés une vingtaine de postes « à prendre » dans les écoles d'architecture

⁹ Procès-verbal de la première séance de travail de la commission des programmes, le 20 février 1967, cité in LENGEREAU Éric, *L'État et l'Architecture*, Paris, Picard, 2001, p. 93.

¹⁰ HOUEVILLE Gérard, *op. cit.*

¹¹ DUBAR Claude, « Les tentatives de professionnalisation de la sociologie, Un bilan prospectif », in LAHIRE Bernard (dir.), *op. cit.*, p. 95-118. Cf. aussi CHENU Alain, « Une institution sans intention, La sociologie en France depuis l'après-guerre », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 141-142, 2002, p. 46-61, et HOUEVILLE Gérard, *ibid.*, p. 178.

Table

| | | |
|---------------------|---|------------|
| <i>Introduction</i> | | |
| | L'architecture, un objet de sociologie ? | 5 |
| <i>Chapitre 1</i> | | |
| | Des sociologues chez les architectes | 17 |
| <i>Chapitre 2</i> | | |
| | Sociologies de l'architecture | 47 |
| <i>Chapitre 3</i> | | |
| | Goût et consommation culturelle | 69 |
| <i>Chapitre 4</i> | | |
| | La réception de l'architecture : usages, marquages et symbolique | 101 |
| <i>Chapitre 5</i> | | |
| | Architecture et symbolique dans la fabrique de la ville néolibérale | 117 |
| <i>Chapitre 6</i> | | |
| | L'identité des architectes au défi du présent | 137 |
| <i>Chapitre 7</i> | | |
| | Mécanismes de la production architecturale : une sociologie du travail | 155 |
| <i>Chapitre 8</i> | | |
| | Une sociologie du « travail professionnel » | 175 |
| <i>Conclusion</i> | | |
| | Un carrefour des savoirs | 205 |